



Écrits mariverains

2011



VILLE DE
SAINTE-MARIE

LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

**Culture,
Communications et
Condition féminine**

Québec



L'illustration de la page couverture est une œuvre
de Michel Binet :

Autopsie d'une perte d'âme 1
Acrylique sur toile

choisie *Prix du public* lors de l'exposition collective
Perceptions IX, en 2010.

ISBN-978-2-980-9683-1-0
Juin 2011

TABLE DES MATIÈRES

Le dernier mot	4
SENS DE LA VIE	28
Raisons de vivre des croyants et des non-croyants	28

Le dernier mot

La pluie tombe sans arrêt depuis le matin. Il me semble que je ne chausse pas les bons souliers. Ils sont trop étroits, pas confortables. Entreprendre ce voyage me pèse. Attente au comptoir, bousculade à l'entrée de l'autobus. Un peu plus et j'envisage de revenir sur mes pas, de retourner chez moi. Mais tu ne recules pas, quand tu avances en arrière dans un bus. L'espace te permet juste de jeter un œil à gauche, puis à droite, de constater qu'il ne reste que quelques places libres seulement, au fond du véhicule.

Un sac à dos échappé, un cri d'impatience, un parfum doux, léger, qui chatouille mes narines, une pression désagréable dans mon dos. On pousse, on veut s'asseoir, se libérer de son bagage, pour enfin prendre la route au plus vite.

Je me glisse sur un siège, dégrafe mon imper, l'enlève et le dépose à mes pieds. Je reste là, penchée sur mon sac de voyage, pauvre chose contenant quelques fringues, pas de trésor, pas de richesses qui rassurent.

En m'adossant, je ferme les yeux et j'entends une voix : «C'est si difficile?» Le geste suit, je fais oui de la tête en poussant un soupir. La voix est faible, celle d'une vieille dame sans doute, avec des accents un peu rocailleux, mais si peu. «Il ne faut pas s'en faire, vous savez. La vie s'occupe bien de nous. Il suffit de lui faire confiance.» me dit-elle, comme si elle savait ce que j'allais faire là-bas, à l'hôpital, si loin de chez moi. Je m'endors là-dessus. Et je rêve d'une femme, grande, droite, bien portante. Ses yeux

bleus pétillent, à la fois malicieux et tristes. Son sourire efface les rides qui cernent sa bouche et son regard. Les mains jointes sur ses genoux, elle semble en paix.

Le brouhaha qui monte autour de moi me réveille. Les gens ont commencé à descendre du bus. Je me tourne de côté pour saluer la dame près de moi, mais il n'y a personne. Je suis la seule, assise sur cette banquette. Je glisse la main sur le cuir du siège, aucune sensation de chaleur. Cette place est restée libre.

La pluie s'est arrêtée. Quelques rayons de soleil percent les flaques d'eau qui barbouillent les trottoirs. Je me sens reposée. Le voyage a duré trois heures; ça a été comme une escale, une mise sur pause au milieu du feuilleton de ma vie. Toutes mes énergies à la recherche d'une réponse ne m'ont menée nulle part. Quand je serai près de mon père, transporté *in extremis* dans cet hôpital, c'est à moi, sa fille, qu'on demandera si on doit le débrancher. C'est moi qui aurai à décider que c'est la fin pour lui, même si je sais très bien qu'il aime toujours autant la vie.

Durant ce voyage, j'ai été accompagnée. Je ferai de même pour mon père. C'est tout ce qu'on me demande, parce que c'est la vie qui a le dernier mot.

Gisèle Allen

Sommeil profond

Paupières lourdes
Un profond sommeil m'envahit
Dois-je demeurer en éveil?
Mon lit m'appelle, ma respiration est au ralenti
Mon cœur bat lentement dans ma poitrine
Mon corps me semble léger et mon âme est en paix
Boum, boum, boum fait régulièrement mon cœur
Chut! Je me suis endormie au pays de Morphée.

Duchesse

Pelage lustré et bien peigné
Je suis une chatte désirée
Tous les matous, gros, laids, maigres ou petits me font la cour
Je n'ai qu'à chanter et tous sont en amour
Je suis une coquette féline
Qui peut se montrer maligne
Qui sera le brave chat qui tentera sa chance?
Attention à la cadence!
Je suis une chatte de riche quartier
Qui désire avoir des héritiers
Je sais me montrer amicale
Et joviale
Je veux être cajolée et aimée

Katy Marceau

Le sens des mots

Le matin, un peu après l'aube, je me sens investi d'une mission : réussir les MOTS CROISÉS. Dès que le Soleil se pointe, cette passion se ravive. Comme l'intrépide Richard Cœur-de-Lion au temps des Croisades, j'ai hâte de passer à l'attaque. Je suis prêt à affronter tous les maux : *érysipèle, malaria, otite*, quitte à en venir aux mots : *mécréant, orgueilleux, ennemi, sournois, énigmatique*. Mes opposants préconisent plutôt la position de défense. Ils se dressent en colonnes superposées ayant pris soin de préciser les limites de l'occupation, en plaçant ça et là des carrés noirs, immuables bloqueurs stratégiques: ensemble, ils forment un quadrilatère impénétrable. Si les blancs se laissent apprivoiser facilement, les noirs, brandissant leur *écu*, s'opposent systématiquement à toute tentative d'intrusion, comme dans un vieux film en noir et blanc.

C'est calme dans mon environnement. Seul le tic tac de l'horloge grand-père rompt le silence de la pièce. La lumière du jour perce la fenêtre à ma droite, baignant l'atmosphère dans une sensation de bien-être. Songeur, j'étire machinalement le bras, saisis à l'aveuglette ma tasse de café et ingurgite une grande gorgée du liquide chaud. Cette lampée bénéfique qui descend dans mon estomac me revigore; mes narines aiment l'odeur de la caféine. Alors, mes neurones s'éveillent davantage; j'avance, brandissant mon crayon, prenant garde de ne pas faire sauter la *mine*. Ma tactique est toujours la même : m'infiltrer dans les petits espaces inoccupés afin d'obtenir des indices qui me permettront de découvrir le texte gardé secret. Lentement, mais sûrement, telle une armée du moyen âge, *ost* apparaît. Puis, *Eon*, l'agent secret me vient en aide : je place deux séries de trois lettres qui me serviront plus tard. Je dois maintenant déchiffrer une note. Je puise dans mes réserves : *do ré mi fa...la si*; en tout dernier ressort, je tenterai de placer le *ut*. Je me questionne, je réfléchis, je puise dans ma mémoire. Après un temps, je requiers l'aide de Larousse, du petit Robert. La moindre information peut m'être utile, à condition que je saisisse bien le sens de la définition.

Graduellement, je gagne du terrain : je franchis le *pré*, découvre *l'iris*, *l'ive*, *l'ers*. Puis, je reviens à la case départ, celle de l'oncle *Tom*. Je refais le même exercice, de l'est vers l'ouest, du nord au sud, puis de la gauche vers la droite, du haut vers le bas, tentant de prendre possession de plusieurs cases d'un seul coup. Puis *Eureka*, j'ai trouvé : le m de *mouchardage* qui se dresse dans la première colonne, le y du *yen* dans la deuxième et le i du petit mot latin *ite* dans la cinquième me permettent de découvrir le mot *mystifier*. J'ai réussi à tromper l'adversaire. J'occupe la première ligne au complet. Je suis gonflé à bloc. Je prends le dessus sur mon ennemi. Ma confiance augmente. Les cases se noircissent, les carrés complètement noirs perdent de l'importance. J'avance plus rapidement. Les ignares cases blanches deviennent complètement lettrées. Une à une, je gagne les batailles de tranchée; bientôt j'aurai gagné la guerre qui laissera derrière elle bien des mots.

Chaque matin, depuis que je suis à la retraite, j'attends ce moment avec impatience. L'hiver, assis confortablement dans mon fauteuil pivotant, je savoure chacune des minutes palpitantes que me procurent les mots croisés de mon quotidien préféré. L'été, lorsque je m'installe sur le patio, les murmures d'une brise légère, le piaillage des oiseaux, le vol d'une hirondelle, les couleurs bleutées d'un papillon, viennent enjoliver davantage ce moment privilégié de ma journée.

C'est devenu une drogue. Je ne peux plus me passer de ce petit plaisir matinal. Je veux découvrir le sens des mots, qu'ils soient horizontaux ou verticaux, au physique ou au figuré. Je feuillette, que dis-je... je dévore le dictionnaire, j'accumule des connaissances, j'active ma mémoire. En multipliant les victoires sur les mots, j'ai l'impression de prolonger ma lucidité. Alors, une fois que, comme ma mission, la grille du jour est bien remplie, fier de ma performance, je me lève pour déguster un bon déjeuner, un autre des petits plaisirs de la vie. Mais ça, c'est une autre histoire.

Jean-Marc Labbé

Groupe d'écriture Les Plusmots



Bonjour printemps!

Lorsque l'hiver prend toute la place, on commence à rêver à un printemps tout en couleurs!

La sève qui doucement se met à circuler dans ces arbres endormis par l'hiver! Les bourgeons qui pointent le bout du nez et se laissent bercer par une douce bise! Ces érablières qui regorgent de vie et laissent s'écouler cette eau miraculeuse qui se transforme en un sirop d'érable délectable! Quel palais n'a pas dégusté ce beurre d'érable et tous les dérivés...bonbons, suçons, tire sur la neige? Quel délice!

Ces fleurs printanières qui ravissent l'œil! Les tulipes, les jonquilles, les jacinthes et toutes ces fleurs qui n'ont pas oublié qu'elles ont été plantées l'année dernière par les mains amoureuses de ces bulbes! Les couleurs qui caressent les yeux! Quel superbe tableau qui inspire le cœur de tous les peintres et chavire le cœur de tous les poètes!

Cette neige qui fond sous nos pas à notre grand ravissement! Et bientôt, ces brindilles de verdure qui apparaîtront à notre grand soulagement! Ces cours d'eau qui reprennent peu à peu leur descente. Notre chère rivière Chaudière qui s'agite à nouveau faisant craindre le pire. Sans oublier toutes ces mangeoires à oiseaux, de nouveau, suspendues aux arbres à peine éveillés pour attirer tous nos amis migrateurs. Ces amis que je vois avec grand plaisir par ma fenêtre en dégustant un bon repas. Oui, je les entends même me remercier de leur donner tant d'amour. Sans oublier mes magnifiques hirondelles bicolores qui reprennent à chaque année le chemin de mes petites maisons! Quel merveilleux spectacle!

Les semis s'installent peu à peu dans les présentoirs chez toutes les bonnes grainetières. Ces petites enveloppes que l'on dévore des yeux. Des rêves de grandeur qui nous envahissent...un jardin à perte de vue. Quel plaisir on ressent de cueillir tout frais ces légumes du jardin. Un panier en osier s'emplit le ventre de ces merveilleuses récoltes. Le panier posé sur la table, on ausculte ces bijoux semés avec les mains du cœur! Quel bonheur!

Humer la douce haleine du printemps, respirer à pleins poumons et avoir la sensation à chaque printemps de revivre à nouveau. Oui, respirez! Ça sent si bon! On a même hâte d'entendre le bruit de ces tondeuses à gazon qui finissent toujours pourtant par nous irriter durant la saison de l'été. Le printemps, c'est la nature qui s'éveille, ce sont les cœurs qui tombent en amour, printemps d'espoir, printemps de rêve!

Parfois, je me laisse à aller à la douce nostalgie. Je me revois, au printemps, reprendre ma corde à danser, instrument de joie et de plaisir, mes billes de toutes les couleurs offertes par le cœur de maman après une visite chez le dentiste. Revêtir de petits manteaux tout neufs, des petites bottes en cuir verni, une boucle dans les cheveux et courir, courir... Comme il est doux de se rappeler ces doux souvenirs d'enfant au printemps!

Même, Copie, ma chienne savoure déjà le printemps par la fente de la porte d'entrée. Je la caresse et je sens son poil tout frais. Bien sûr, elle sortira elle aussi d'un long hiver! Comme je l'aime cette Copie, fidèle amie! Je deviens presque une enfant avec elle! Je la taquine, elle gronde! Je la gronde, on dirait qu'elle me sourit! La vie d'un chien met de la vie dans nos vies!

Il y quelques années, c'est avec joie que j'ouvrais mon petit poulailler pour accueillir quatre poulets et un coq. Ce n'était pas évident pour les voisins d'entendre chanter mon coq tôt le matin! Mais pour moi, un plaisir de plus! Aller ramasser ces œufs, les savourer tout frais et même s'attacher à ces petites bêtes! Tout ce qui vit et bouge a sa place!

Cher printemps,

Encore une fois, j'ai failli t'accuser de ces gros chagrins vécus lorsque les bourgeons sont à peine ouverts. Mais j'ai compris, par ces chagrins, que rien ne meurt vraiment et que tout renaît avec toi! Tu sais même faire taire la souffrance pour donner à la vie un souffle nouveau!

Si « MERCI » vient du cœur, je te l'offre, cher printemps! Pour toutes ces couleurs, pour toutes ces odeurs, je te remercie! MERCI de me redire à chaque fois que la vie peut être belle! Que malgré la souffrance, il y a l'amour! Que malgré les départs, il y a la vie qui ne s'éteint jamais! Oui, cher printemps, tu m'as donné de grandes leçons de vie. Il m'a fallu du temps pour comprendre et j'aurai encore besoin de toi pour AIMER de toutes mes forces lorsque le doute s'installera à nouveau. J'ai cependant la certitude que tu es la saison de la vie et de l'amour!

N'entends-tu pas les voix de ces enfants qui montaient tout droit vers le ciel à tous les printemps, tous les mois de mai? « C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau » Moi, je me souviens...Comment l'oublier lorsque, toi, ma petite ville, tu portes son nom?

Yolande Saint-Hilaire

En deuxième vitesse

J'ai toujours aimé la mécanique. Les moteurs m'attirent, les tracteurs me passionnent. J'aime l'odeur de l'huile, j'adore démonter et comprendre comment fonctionne un vilebrequin, une bielle, un segment, un carburateur.

À douze ans, en 1962, mes tâches quotidiennes consistaient à tondre la pelouse quand elle le réclamait ainsi qu'à sortir les vidanges deux fois par semaine. Mes sœurs faisaient mon lit et ma mère cuisinait pour toute la maisonnée alors que mon père partait travailler en ville à tous les matins. C'était ainsi, il ne fallait surtout pas remettre en question le partage des fonctions et responsabilités dans la famille.

Moi, j'avais l'habitude d'être debout dès sept heures. J'allais faire un tour de vélo avant le déjeuner. C'était une époque où le téléviseur ne s'ouvrait pas avant la soirée et où l'ordinateur n'existait tout simplement pas. Alors, je lisais des bandes dessinées et j'allais jouer avec mes amis.

Parmi ceux-ci, il y avait Mario. J'étais convaincu que nous serions amis pour la vie. Il entrait chez moi comme s'il était chez lui, j'en faisais tout autant dans sa propre demeure. Nous avions plusieurs centres d'intérêt en commun : la balle, le vélo, la mécanique, les modèles réduits, pour ne nommer que les principaux.

J'avais un autre ami, il s'appelait Jacques et était déjà vieux. Il approchait les vingt ans. Il habitait la maison voisine de la mienne. Dans la cour arrière de leur propriété, se trouvait un garage. La grande porte était toujours ouverte et nous étions les bienvenus pour le regarder travailler. Il payait une partie de ses études en effectuant différents travaux d'entretien mécanique sur des automobiles. Jacques était inventif et il avait trouvé le moyen de se monter un petit atelier sans que cela lui coûte une fortune. Il s'était même fabriqué une soudeuse à arc maison qui tenait dans une antique caisse de beurre. Quand il éprouvait des difficultés, il lui arrivait de nous demander un coup de main. Tenir une clé, apporter un tuyau, classer des boulons. Il répondait patiemment à mes éternelles questions : comment ça marche, pourquoi est-ce ainsi, à quoi ça sert?

Un bon matin, un client qui était venu pour un changement d'huile sur sa Chevrolet 1957, lui offrit une vieille tondeuse qui ne fonctionnait plus, pour les pièces,

avait-il ajouté. Jacques accepta et nous proposa tout de suite après de la démonter pour apprendre comment c'est fabriqué. Je n'eus même pas besoin de répondre, mon sourire disait tout. Mario et moi nous sommes aussitôt mis à démonter le moteur de la vieille Lawn-boy. Du premier boulon au dernier, nous avons mis deux journées complètes. Faut dire qu'il nous fallait comprendre le fonctionnement de chacune des parties du moteur car nous comptions bien le remonter par la suite. Le piston n'était pas rayé, nous avons fait connaissance avec la calamine dans l'échappement fortement obstrué, la bougie était désajustée, les segments intacts, le vilebrequin comme un neuf. Mais où était le véritable problème? Nous ne le savions toujours pas. Nous avons remonté l'engin en la moitié moins de temps que nous avons mis à le disséquer. Nous avions le secret espoir de le remettre en marche. Une fois chaque morceau remis à sa place nous avons effectué des tests. Rien à faire, pas la moindre explosion. Nous étions perplexes. Nous avons demandé l'aide de Jacques qui n'était presque pas intervenu jusque là dans nos premières expériences mécaniques.

« Est-ce qu'il y a du feu? » Nous demanda-t-il.

Je ne savais pas quoi répondre. « C'est simple, démonte la bougie place-là contre la tête du moteur, actionne le démarreur et observe. Si l'allumage fonctionne normalement tu verras une étincelle au bout de la bougie. Cela voudra aussi dire que les pointes et le condensateur sont en bon état et ont été remontés convenablement.» Il y avait du feu, c'était déjà un bon point de gagné. Tant qu'à y être nous avons réajusté l'espacement de la bougie à vingt millièmes de pouce. « Est-ce qu'il y a de l'essence qui se rend au cylindre? » Il y en avait dans le réservoir de la vieille tondeuse, pour nous c'était suffisant. Ce ne l'était pourtant pas pour le vaillant moteur Lawn-boy. Après vingt-cinq généreux coups de démarreur la bougie était toujours aussi sèche qu'au premier. Le problème devait se situer dans le carburateur ou dans une canalisation y menant, à moins que ce ne soit simplement un cas de filtre à essence bouché. Nous avons tout démonté, la cuve, la flotte, le papillon, nous avons tout nettoyé sans succès. Le carburateur ne carburait plus! La membrane qui fait office de pompe à essence était fatiguée, peut-être était-ce suffisant pour expliquer cette

absence de performance? Le verdict tombait dru, un carburateur tombé au combat. Soudain, nous comprenions mieux le généreux donateur...

Certes nous aurions pu acheter un nouveau carburateur mais nos ressources financières carburaient encore moins fort que celles de la tondeuse qui nous regardait d'un air attristé. C'est là que notre ami Jacques a sorti un as de dans sa manche.

- Le pointeau ne pourrait-il pas être simplement collé?

Le pointeau? Quel pointeau, où est-il? À quoi sert un pointeau. Nous nous sommes mis à la recherche du fameux pointeau. Le Jacques avait vu juste, le pointeau était collé en position fermée. Nous l'avons dégommé, il s'est immédiatement remis à fonctionner, c'était encourageant.

Dans l'heure qui a suivi, nous avons tout remonté. Nous avons replacé le moteur dans le bâti de la tondeuse qui était devenu notre banc d'essai et nous nous sommes déclarés prêts pour un premier test. Au sixième coup de corde, une première explosion. Au septième une pétarade, au huitième un démarrage en bonne et due forme. Le moteur tournait normalement. Nous en étions aussi surpris que fiers. Nous avons savouré cet instant et je dois dire que j'en ai rêvé la nuit suivante.

Le lendemain, les choses sérieuses commencèrent. Qu'allions-nous faire de ce moteur? La réponse s'imposa d'elle-même : un engin de course! Le vieux tacot qui avait servi pour la traditionnelle course du Carnaval l'année précédente où j'étais arrivé en deuxième position allait reprendre du service, du service motorisé, cette fois-ci.

Comment monter le moteur, quel type d'entraînement mettre en place? Il nous faut un embrayage et idéalement une transmission. Mais le plus gros problème demeurait comment faire, à partir d'un axe vertical, pour transmettre la puissance aux roues, sur un plan horizontal. Nous avons imaginé des engrenages que nous n'avions pas, nous avons pensé à des courroies et un jeu de poulies : trop compliqué. C'était l'impasse quand, tout à coup, nous avons considéré le problème différemment. Nous nous sommes demandés : qu'est-ce qui empêche le moteur de tourner à l'horizontale? La réponse était simple, la flotte du carburateur. Une tondeuse n'est pas construite pour fonctionner sur le côté. Est-ce qu'on peut modifier un carburateur? Non, mais on peut le

changer! Un carburateur de scie à chaîne peut aller dans tous les sens. Où y a-t-il une scie à chaîne? Il ne s'en trouvait pas dans notre univers connu, tant mieux pour l'éventuel propriétaire.

L'improbable s'est produit quand Jacques nous a suggéré d'aller vérifier la dimension du carbu de la vieille Citroën deux chevaux qui était immobilisée à vie derrière leur garage. Nous l'avons patiemment extrait, puis démonté et nettoyé. Nous l'avons mesuré, les deux écrous qui le tenaient en place étaient situés exactement à la même distance que sur notre tondeuse. Nous n'en croyons pas nos yeux. Est-ce que Lawn-Boy était une filiale de Citroën? Ou bien était-ce le contraire? Peu importe, nous étions prêts pour un test. Nous avons monté le carbu de la Citroën sur le bloc du moteur Lawn-Boy et nous avons tenté un démarrage. Non seulement le moteur a-t-il démarré mais il a atteint un niveau de révolutions jamais même imaginé auparavant. Nous disposions d'un moteur gonflé! Il était suralimenté. Wow. À plein régime, il atteignait les neuf mille tours minutes, d'après nos savantes estimations.

Sa position horizontale nous permit de monter l'engin sur trois supports de caoutchouc eux-mêmes reliés au châssis de bois du tacot. Une transmission de laveuse nous permit de démultiplier les neuf mille tours de notre moteur. L'embrayage était simplement constitué d'une poulie qui venait tendre une courroie de caoutchouc, elle même arrachée à une défunte pompe à eau. Notre transmission était à deux vitesses. À l'origine, la première servait à laver, la seconde à essorer.

Trois jours plus tard, tous les problèmes d'ingénierie étaient enfin résolus. Les roues tournaient sur le banc d'essai, nous avons surdimensionné le réservoir à essence et nous nous sommes déclarés prêts pour les premiers essais sur route.

Les premiers essais eurent lieu dans la cour entourant la maison de mes parents. Il y avait une descente suivie d'une épingle, une longue remontée un virage à angle droit puis un virage en U au bout du terrain de badminton. Après les premiers tours de repérage nous avons commencé à chronométrer les temps de passage. De cinquante deux secondes nous sommes descendus à quarante-neuf puis à quarante huit. Sur la montre qui nous servait de chronomètre, il y avait à peine une trotteuse, pas encore de dixièmes.

S'il y avait eu des freins efficaces sur notre tacot, peut-être aurions-nous pu atteindre de plus grandes vitesses, mais nous étions trop emballés par la vélocité de notre engin et l'ivresse de la performance pour arrêter notre machine et nous pencher sur la mise au point de freins adéquats. Quand nous voulions arrêter, nous nous contentions de compresser et au pire nous étouffions le moteur en en coupant l'alimentation électrique.

Nous avons tourné ainsi tout un avant-midi. C'est à peine si nous avons pris une pause de quinze minutes pour dîner. Nous avons repris l'entraînement tout de suite après le repas. À trois heures, alors que nous pensions avoir trouvé le moyen de descendre sous la barre des quarante-sept secondes, nous avons eu à faire face à une révolte populaire! En effet, une ligue formée de quatre voisins immédiats nous a littéralement barré la route. J'ai réussi à éviter Monsieur Laflamme de peu, il ne savait pas que nous n'avions pas de véritables freins! Pour eux, pas question de continuer à se faire casser les oreilles de la sorte. Comment un son aussi pur, aussi harmonieux pouvait-il casser les oreilles de qui que ce soit? Certes il n'y avait aucun silencieux sur notre moteur et c'est précisément ce qui en faisait le charme. De plus, l'échappement qui normalement sortait sous la tondeuse était maintenant à l'air libre sur le côté puisque nous l'avions fait pivoter de l'horizontale à la verticale.

Nous avons malgré tout cédé à la pression populaire, d'autant plus que ma mère faisait partie du groupe et nous avait prédit une réaction orageuse de mon père à sa descente d'autobus, à 5 heures 20, si nous ne cédions pas à leur demande. Nous n'avons pas pris le risque et avons cru prudent de remiser notre bolide jusqu'au lendemain.

Dès huit heures nous étions en piste! Sur le terrain de l'OTJ, à l'emplacement des patinoires nous avons pu délimiter un anneau de type Daytona et nous avons tourné tout l'avant midi avant d'être à nouveau chassés.

En après-midi, nous avons procédé à des tests de vitesse de pointe sur la 76^{ième} rue ouest. Nous avons atteint 16 milles à l'heure selon l'estimation de l'odomètre de la bicyclette qui nous suivait. C'était presque humiliant. Une évidence s'est imposée à moi,

nous roulons depuis deux jours en première vitesse, et si nous passions enfin en seconde?

Pour passer la seconde vitesse, il fallait atteindre la vitesse maximale en première : 16 milles à l'heure, débrayer, puis actionner le levier de changement de vitesse et finalement embrayer en seconde. Rien de plus simple à première vue. Le second rapport était cependant beaucoup moins démultiplié. Après quelques essais infructueux où le moteur calait systématiquement quand on tentait de l'embrayer en deuxième, nous sommes rentrés au garage et nous avons effectué des calculs. Bien évidemment que cela ne pouvait pas fonctionner, à trois mille tours nous atteindrions 45 milles à l'heure, imaginez ce que cela donnerait à neuf mille tours!

Il nous fallait donc atteindre au moins les 30 milles à l'heure avant d'être capable d'enclencher la deuxième et alors de véritablement prendre notre envol. Pour atteindre les 30 milles à l'heure rêvés, rien de plus simple que de se laisser descendre au neutre dans une des nombreuses côtes de Charlesbourg. J'ai été désigné à l'unanimité pilote d'essai numéro 1. J'ai sorti mon vieux casque de football et nous nous sommes mis en route pour l'exploit qui ferait de moi un héros dans l'heure.

À dix heures du matin, la semaine, il n'y avait pratiquement personne dans la côte Curé Hoffman. Pour le premier essai, Mario pousserait le tacot dans la pente, quand je jugerais la vitesse suffisante, c'est à dire autour de 40 milles à l'heure, je mettrais les gaz au maximum et j'embrayerais alors, en seconde vitesse.

Au premier essai, le moteur a calé. Au second aussi. Nous n'allions pas assez vite! C'est alors que nous avons pensé à déplacer nos essais dans la Côte du Séminaire. La Côte du Séminaire était la plus grosse côte du quartier. Elle était étonnamment abrupte. Il y avait cependant beaucoup plus de circulation. Je m'imaginais dépasser les automobiles quand j'atteindraï les soixante milles à l'heure.

Nous avons effectué trois essais. Au premier, le moteur a calé, je n'allais pas encore assez vite. Pour le second essai, Mario s'est fait aider de Claude Bois et de Michel Denis pour me donner la poussée de la mort tout en haut de la côte du Séminaire. Il fallait que ça réussisse! Le moteur a encore calé. Au troisième, à pleine vitesse, j'ai embrayé en seconde à plein régime et, plutôt que d'être propulsé à soixante milles à

l'heure comme j'en rêvais, le moteur a changé de son. Un nuage de fumée bleue a fait comme un parachute derrière moi. Le nouveau son que le moteur produisait s'est révélé être celui d'un piston perforé. Il y a une limite semble-t-il à tourner à 9000 tours pour un petit moteur de tondeuse gonflé avec un carbu de deux chevaux.

Heureusement pour moi, je n'ai jamais réussi à passer la seconde vitesse. J'ose à peine imaginer le comportement de mon tacot sans frein et sans suspension, avec une direction qui n'a qu'un demi tour de volant pour braquer les roues d'un côté à l'autre, à soixante milles à l'heure au beau milieu de la circulation. Je courais à une mort certaine sans même m'en rendre compte! À douze ans, toute mon attention était concentrée sur l'exploit anticipé. Il y avait peu de place pour l'analyse des conséquences possibles. Que voulez-vous? À douze ans, c'est ainsi!

Raymond Beudet

Le Portugal, un si beau pays!

Revenu d'un voyage au Portugal, effectué en septembre dernier, j'aime revivre encore ce périple et m'imaginer sentir à nouveau la brise légère, douce et parfumée m'effleurer. Quel pays si beau, si paisible et si humain que ce Portugal! Ses paysages, ses villes et villages, ses mets et surtout son peuple pacifique, aimable et respectueux ravissent les visiteurs.

Paysages

La vallée du Douro semble tendre les bras. Le Douro, ce magnifique fleuve aux eaux calmes, d'un bleu azuré, est entouré de coteaux piqués de vignes en rangées. Ce sont des vagues de terre et de pierre qui ensèrent le Haut-Douro, figurant sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité. Ma conjointe Rosane et moi, nous le chevauchons en bateau sur quelques kilomètres et nous buvons le soleil emprisonné par les collines comme le font les millions de grappes de raisin vert ou rouge disséminées le long du parcours. Gorgées de la chaleur de l'été, elles s'offrent aux cueilleurs saisonniers qui, délicatement, coupent les tiges par cette chaleur de 41° C. De l'eau, de l'eau semblent dire leurs regards!

Plus au nord, à 1500 mètres d'altitude, défilent des montagnes dégarnies et saupoudrées de rochers quasi morainiques, des chênes, des ifs et de puissants pins qui dressent leurs bras au-dessus de tapis de ronce. Nous apercevons les trop nombreux feux de broussailles qui, dans le village de Lindoso, semblent laisser indifférente cette dame qui bat les plants de fèves rouges pour en faire sortir les légumineuses qu'elle engrangera, en sécurité, dans son *espigueiro* aéré. Elle besogne dans ce village tranquille, extirpé du roc tant il fait corps avec lui, et salue les matrones toutes de noir vêtues qui transportent des feuilles à *caldo verde* sur le crâne.

L'eau caractérise le Portugal tant par ses deux fleuves le Tage et le Douro que par son littoral et ses plages magnifiques, éternelles, d'un bleu à faire rêver. Les pêcheurs sont nombreux à sillonner la mer et la pêche est bonne, car les menus regorgent de choix de poisson : pieuvre, poisson-épée, sardine, plus longue et plus savoureuse que la nôtre, dorade, saumon, rouget. Dans nos assiettes, il y a abondance de ces produits de la mer, mais aussi du porc ou du poulet, mais peu de légumes s'y trouvent, laissant toute la place au mets principal, et ce, à des prix abordables. Le matin, dans les petits villages côtiers on peut occasionnellement voir arriver les pêcheurs; ils vendent leurs poissons, les font sécher sur la plage et nettoient leurs filets aux odeurs d'iode. Le sourire aux lèvres, ils jasant à mi-régime, travaillent sans se soucier du temps qui file entre leurs doigts comme les mailles de leurs filets.

Villes et villages

Les façades des maisons faites de carreaux de céramique aux motifs très variés sont fascinantes par le travail exigé et par la beauté du résultat obtenu. Introduits par les Maures, ces carreaux, nommés *azulejos* ont l'avantage d'être bon marché et de durer longtemps, puis d'éloigner l'humidité en été et de conserver la chaleur intérieure en hiver. À **Evora**, lorsque le soleil en fin de journée laisse traîner ses rayons sur les façades aux balcons romantiques, un effet onirique se produit. On est comme dans un conte de fées. On peut voir ces maisons à loisir tout près de la place du Giraldo, en sirotant un *vinho verde*, vin blanc désaltérant, demi-mousseux. Un peu plus loin dans la ville, les 5000 crânes et tibias de la Capela dos Ossos, étalés, empilés soigneusement et géométriquement nous surprennent étrangement. Des cloisons vraiment originales!

Evora est une ville très propre et reflète bien ce que sont les Portugais : respectueux de leur environnement et de leur pays, sans doute le plus VERT de l'Europe.

La petite ville ravissante de **Ponte de Lima** installée sur les bords du Rio Lima est composée d'une population très conviviale. Les 15 arches du joli pont emprisonnent le soleil en fin de journée et produisent un effet hallucinant. On peut en dire autant de la ville voisine **Ponte de Barca** dont les branches des saules échevelés semblent être retenues par le pont pour ne pas tomber dans la rivière.

Au nord du pays, dans le Gérès, à **Soajo**, mignon bled de 500 âmes, nous croisons une dame sexagénaire. Elle vient de prendre dans son *garde-manger* extérieur, *espigueiro*, une poche de riz qu'elle transporte sur sa tête tout en marchant dans la rue étroite faite de petits pavés de roc. Elle ne parle pas français, mais tient à nous faire la jasette et même à nous inviter chez elle, dans son logis. Elle n'en finit pas d'essayer de nous comprendre. L'ayant vue monter dans son *espigueiro*, grenier en granit, hors de la portée des poules et des rongeurs, surmonté d'une croix et qui sert à conserver le blé, le riz et les céréales, je lui ai offert galamment mes services pour transporter la poche. Elle a décliné l'invitation, j'ai vu par la suite que ce sac, pour elle, semblait aussi léger qu'un sac de plume. Elle marchait lentement jusqu'au moment où elle eut rejoint son mari en béquilles quelques maisons plus loin. Bien des hommes au Portugal utilisent une canne ou des béquilles. Ils ont les genoux en compote car, toute leur vie, ils ont trimé dur dans les montagnes.

Dans ce village, les dames plus âgées se baladent vêtues comme des endeuillées grecques, les aïeux se la coulent douce au café du coin. Le tintement des clochettes des brebis nous fascine. On observe le respect, les valeurs humaines et familiales que l'on retrouve dans les us et coutumes, notamment dans les danses folkloriques qui sont omniprésentes en septembre. C'est l'euphorie dans toutes les villes. Et les danses ne sont pas simplement l'affaire des personnes âgées. On retrouve trois ou quatre générations de danseurs sur les scènes des villes et villages.

Obidos, est une petite perle de village aux murs aveuglément blancs, ornée de bandes bleues et ocre. Un bijou parfaitement entretenu (encore un autre), préservé : un ensemble de maisons de poupées aux balcons fleuris de géraniums ou de bougainvilliers dans un labyrinthe d'escaliers et de ruelles aux pavés lisses. On ne voudrait jamais la quitter, envoûtés que nous sommes par elle.

Lisbonne, une ville agréable à dimension humaine malgré ses trois millions d'habitants. On ne se perd pas longtemps dans ce labyrinthe multicolore, car les principales places nous permettent de nous situer. Le transport en commun est d'une facilité déconcertante, on n'a qu'à claquer des doigts comme dans un conte de fées pour se déplacer là où l'on veut. Il est commun de voir une vieille dame au châle noir croiser un ado avec son *skate-board* sous le bras et cellulaire dans l'autre. Très peu de klaxon, pas de doigt d'honneur lors des heures de pointe. Cette ville d'une blancheur éclatante tarde à se laisser découvrir et quelques jours suffisent pour en être amoureux. La courtoisie et la politesse sont reines. Les gens prennent le temps de répondre à nos questions plus souvent en anglais pour les jeunes et en français pour les plus vieux. Si nécessaire, ils viendront nous conduire là où il le faut pour que l'on puisse se rendre à destination.

Séjourner au Portugal, dans le centre et dans le Nord, pendant trois semaines, c'est prendre un bain d'aspects humains dans la quiétude et dans le respect de l'environnement. Un pays si beau et si propre avec moult *obrigado* (merci) et *bom dia* (bonjour).

Michel Jacques

MON PREMIER BIATHLON

Est-on vraiment bien préparé quand l'heure du jour J est sur le bord de sonner? Est-ce accorder trop d'importance à un projet que de lui donner le titre de jour J? Il va de soi que rien ne sera jamais comparable à cette Journée du 6 juin 1944 qui marque le premier jour de la Bataille de Normandie. Il reste tout de même que tout évènement pour lequel on investi beaucoup d'énergie, et auquel on donne le meilleur de nous, devrait aspirer à une issue heureuse.

Voilà des mois que je m'entraîne pour demain, DEMAIN!, et oui demain! Exercices pour améliorer mon cardio, assouplir ma flexibilité, régulariser ma pression sanguine. Sans oublier ceux pour contrôler ma respiration et économiser mon énergie afin de me rendre jusqu'au bout.

À cette liste s'ajoute l'alimentation qui doit être équilibrée en fonction de l'effort à fournir à cette activité inhabituelle et qui permettra aussi une récupération suffisante et rapide. J'ai la chance d'être technicienne en diététique alors les fibres, hydrates de carbones et minéraux ont moins de secrets pour moi et il m'est plus facile de jongler avec eux, mais comme il s'agit d'une situation particulière, des consultations auprès d'experts ne font pas de tort. Accompagnée de prises de sang et d'examens appropriés il est plus sûr de se rendre à bon port. En plus, pour éviter les mauvaises crampes musculaires, pourquoi je dis mauvaises? Il n'y a pas de bonnes crampes, à moins que c'en soit une vraiment grosse comme dans notre langage Québécois, une crampe de gars! Bon, j'disais que pour les éviter, ça fait deux semaines que j'avale 2 à 3 bananes par jour, j'commence à avoir mon régime, tant que je n'aurai pas envie de sauter dans les arbres.

Suis-je vraiment prête? MES BAGAGES! Ça doit faire au moins dix fois que je les révise... aujourd'hui! Ça fait partie des exercices de réchauffement, Ha! Ha!

Ben oui! Sors le stock, vérifie le stock, remballe le stock. Pas nerveuse la fille! On se calme... j'inspire, j'expire, uffffffff! Fuuuuuuu! Pis si j'allais me coucher. J'ai l'impression que la nuit sera courte.

Après quelques heures à regarder l'heure aux heures, puis aux demi-heures et des fois aux quarts d'heure, à subir des palpitations incontrôlées mais contrôlables et des genres de papillons dans les jambes (j'espère que j'en aurai plein tout à l'heure et qu'ils m'aideront à voler) je décide que tant qu'à faire aussi bien me lever.

Encore un déjeuner bien équilibré, pas trop lourd, pas trop léger. Et pas trop difficile à digérer.

Et la température? Celle à l'extérieur. Beaucoup plus chaude que ce que j'avais prévu. Ai-je choisi la bonne façon de m'habiller? Et la mienne qui monte maintenant.

Les bagages sont embarqués, nous sommes trois à partir pour cette aventure. Je ferai le plus dur du trajet, les autres me rejoindront à certaines étapes.

C'est mon biathlon. Une partie performance et une, endurance. Je ne sais plus trop laquelle sera laquelle. Mais je suis bien entraînée. Il me semble du moins. Nous partons.

Nous arrivons sur place, il fait chaud. J'ai déjà chaud. C'est encore l'aube et je commence à marcher. J'ai chaud mais je me dis que ce le sera davantage bientôt. J'accélère le pas, pour en faire le plus possible avant la chaleur du soleil qui se pointe. Je marche, je marche, je marche. Il se lève. C'est pour cela que je suis là. Pour admirer ce soleil se lever.

Je marche, encore et encore. J'ai chaud. Je ne suis pas essoufflée. Mais j'ai chaud et je dégoutte de partout. Il faut continuer. Je ne dois pas me déshydrater. J'arrive à la première cantine. À boire...!

On m'encourage. Je ne suis pas seule dans le circuit. On se rassure, belle stimulation.

Plus l'avant-midi passe, plus je me rapproche de la deuxième étape. Jusqu'ici, j'ai bien assuré la situation. Mes jambes tiennent le coup malgré la surcharge de poids. Un biathlon n'en serait pas un si le coefficient de difficulté n'était pas augmenté. À cet effet, l'entraînement s'est réalisé avec un ajout progressif à la charge.

Midi. Des crampes sont venues ralentir mes pas. Pas dans les jambes. Abdominales! La pause repas est à quelques pas par là. Est-ce la faim? Sûrement pas la fin.

On me ravitaille, légèrement, presque subtilement. Je vois une banane, une de trop. Mon estomac se manifeste et de toute évidence il n'est pas content.

On m'avait parlé d'un élément déclencheur.

Encore un bout de chemin histoire de faire descendre ce qui ne doit pas remonter.

Une demi-euphorie s'empare de moi, mon cœur bat la chamade.

LA DEUXIÈME ÉTAPE!

Elle se fera assise. Maintenant je dois suivre le courant. Il y a de la vague, des grosses, des petites, il y en a de plus en plus. Des crampes aussi, de toutes sortes.

À ce tangage et ce roulis, s'ajoutent les nausées. Il faut se garder des réserves, à cette étape aucune collation possible, seule une coalition de mes muscles reste envisageable.

J'avance, je recule, je recule. Ce n'est pas vrai que je vais reculer encore. Aller un effort!

Alors que jusque là, tout avait été si bien orchestré, il me semble vivre un désordre total. Je tire au lieu de pousser, je recule encore au lieu d'avancer et si je continue de

ne pas inspirer je sens que je suis à la veille d'expirer. HAaaaaaaaaaaaaaaaa! Tout est embrouillé!

Mais voilà, après cette phase pitoyable d'apitoiements, je quitte mes pensées pour me rendre compte qu'épuisée et vidée, j'arrive enfin au terme de cette journée (elle aussi d'ailleurs). Mes accompagnateurs sont là tout près. Mon mari et ma mère, ma douce et chaleureuse maman qui assiste au dénouement de ce jour inoubliable.

Il est 20 :19hr le 5 août 1985, et mon fils vient de voir son premier coucher de soleil.

Ce fut une de mes plus belles journées. J'ai fait depuis un deuxième biathlon en juin 1988 de nuit, il fut plus court, et cette fois c'est ma fille qui vit son premier lever de soleil.

A handwritten signature in black ink, reading "Guytère Couette". The signature is written in a cursive, flowing style with a large, sweeping flourish at the end.

Sainte-Marie, 23 mars 2011

Recueil de haïkus

Haïkus : courts et profonds poèmes, créés à l'origine au Japon et qui sont habituellement formés de trois lignes qui saisissent la beauté éphémère de l'instant.

Autour d'une table
aucune chaise
juste des pieds

La bête s'élance sur la route
frappe l'auto et s'écroule
je m'effondre, m'envole un peu

Pensées à deux mains
soupirs à deux pieds
amour à tue-tête

Le café coule à flot
l'encre éclabousse, la pluie se répand
Turbulence des fluides

Dans le baril
des raisins gonflés
enivrent le buveur

Une forêt enchantée
Les chevreuils ruminent le maïs
Le coyote épie sa proie

Félix étire son corps
étend ses pattes en ronronnant
le travailleur rêve

Neige grisâtre durcie
Git dans la froidure
Près du vieillard esseulé

France Giguère, PLUSMOTS

SENS DE LA VIE

Raisons de vivre des croyants et des non-croyants

(Le présent texte fait suite à la remarque d'un diacre qui affirmait ne pas voir quelles pouvaient être les raisons de vivre d'un athée)

Il m'apparaît que les raisons de vivre des êtres humains, comme le sens de leur vie, correspondent à leur position face au mystère de l'existence, à savoir, comment se fait-il que notre monde est ce qu'il est?

Les croyants éludent le mystère de l'existence en adhérant à la pensée que Dieu est le principe du monde et que c'est donc lui qui a défini toutes les valeurs à la base de leurs raisons de vivre. De leur côté, les non-croyants, refusant l'intervention surnaturelle, sont astreints à vivre avec une part de mystère irrésolue et à trouver leurs valeurs dans les limites de leur réalité.

Face à ces conditions, la gamme de réactions, dans un camp comme dans l'autre, va de l'indifférence jusqu'à la justification la plus élaborée. Chez les croyants, il y a des non-pratiquants qui ne sont interpellés qu'à de rares occasions : naissances, mariages, décès ou lors de remises en cause de l'existence d'un Dieu qui leur paraît malgré tout nécessaire. À l'autre extrémité, il y a aussi les pratiquants les plus convaincus qui voient leur croyance comme la seule vérité au détriment de la pensée des autres. Du côté des non-croyants, plusieurs ont simplement rejeté toutes croyances sans plus s'en préoccuper alors que d'autres cherchent à bien s'expliquer pourquoi la croyance leur est inacceptable et comment ils trouvent le sens de leur vie dans leur intégration harmonieuse au monde duquel ils participent.

Pour les croyants, les raisons de vivre leur sont transmises par leur religion. Celle-ci leur enseigne que Dieu, au-dessus d'eux, a dicté toutes les valeurs qui doivent les guider jusqu'à la récompense d'une vie éternelle en sa présence. Les comportements pour y arriver leur sont prescrits, ils n'ont pas à chercher ailleurs, toutes les réponses sont là, la vérité est là.

Néanmoins, un regard approfondi sur l'ensemble de notre réalité laisse voir que les croyances religieuses proposées prennent plutôt racine dans une longue évolution de la réflexion humaine face au mystère de l'existence. Initialement, sans personne pour leur expliquer le comportement de leur environnement, les êtres humains ont eu recours à l'animisme pour répondre à leur questionnement, puis progressivement des mythologies plus élaborées ont mieux répondu au champ élargi de leur compréhension. Là encore, la multitude de dieux explicatifs devenant inaptés à satisfaire la conscience plus évoluée de certains, ceux-ci les ont remplacés par un seul Dieu dont ils ont fait le « principe du monde » qui expliquait tout. Sur cette base, des religions se sont développées sur une longue période en établissant des commandements et des dogmes accompagnés de nombreux rites constituant des traditions parfois millénaires auxquelles elles se réfèrent volontiers pour accréditer leurs dires, comme si le temps écoulé en garantissait la vérité. De cette façon, les convictions doctrinales qu'elles enseignent prétendaient et prétendent encore correspondre à la réalité.

Pour les non-croyants ces embûches n'existent pas. Libérés du cadre imposé par les croyances, leur évaluation de la nature dont ils font partie est plus objective. Constatant qu'ils sont limités dans le temps et l'espace comme tout ce qui les entoure, ils prennent conscience qu'ils n'ont qu'une vie à vivre. Celle-ci leur apparaît donc de première importance. Étant la seule, ils doivent la vivre pleinement et correctement; chacun est responsable de ce qu'il en fait. Ancrés dans le réel, les non-croyants peuvent y découvrir les valeurs fondamentales pour guider leurs actions : le vrai, le bien et le beau. Ces valeurs étant naturelles, elles sont plus accessibles et compréhensibles. Elles sont à la mesure de l'être humain comme les raisons de vivre qui en découlent. Au lieu d'agir

pour plaire à Dieu et gagner leur ciel, les non-croyants peuvent voir plus objectivement ce monde dans lequel ils s'incluent et comprennent que leurs semblables sont comme eux dépendants et responsables de leur milieu. La prise de conscience de cette réalité appelle au respect des autres et de l'environnement commun. Ils leur faut donc partager, s'entraider et sauvegarder cette nature dont chacun n'est qu'un élément et à laquelle ils doivent s'intégrer consciemment et harmonieusement. Ainsi, ils ne risquent pas de sacrifier leur vie « réelle » au bénéfice d'une vie « hypothétique ».

Émery Marcoux. 17.03.11

Légende irlandaise



Notre vieille voisine irlandaise, Mme Harleen O'Brien, me fascinait littéralement. Mon grand-père maternel disait qu'elle était laide à faire peur. Cela me choquait beaucoup. Je ne la voyais pas ainsi. Une mâchoire proéminente, un long front ridé ainsi que des joues creuses encadraient son visage peu commun. Dans sa figure au teint très pâle trônait un nez aquilin qui supportait de petites lunettes rondes métalliques où des yeux bleus vifs et perçants se miraient. Ses cheveux blancs étaient constamment relevés sur sa nuque en un maigre chignon serré. Dotée d'une silhouette svelte et courbée, elle se déplaçait difficilement avec l'aide d'une canne. J'admirais depuis toujours sa force de caractère et son indépendance. Je l'imaginai dans le passé en jeune femme rousse volontaire.

Peut-être parce que j'étais une enfant timide et solitaire, Mme Harleen m'avait choisie pour accomplir ses petites commissions. Nous nous étions apprivoisées au fil du temps. Avec son fort accent, elle me racontait souvent, lors de mes visites, une très ancienne légende.

Lorsque parfois je ferme les yeux et que je visite tendrement mes souvenirs, je l'entends encore : une dame âgée renommée pour son caractère belliqueux vivait seule depuis très très longtemps. Cette femme avait traversé une vie difficile, enterré mari et enfants. Elle s'était juré de ne plus jamais s'attacher à personne.

Un froid matin d'hiver, elle découvrit à sa porte deux pauvres petits chiens errants, maigres comme des clous. Leurs pleurs ainsi que leurs grelottements émurent Mme McGuire. Elle ne put se résoudre à les laisser à leur triste sort, se disant qu'elle pourrait toujours s'en débarrasser dès que la température s'adoucirait. Le temps passa. La dame et les chiens devinrent une famille.



Plusieurs enfants du village craignaient cette Dorothee Mc Guire. D'autres la haïssaient carrément. Pendant de nombreuses années, elle les avait chassés durement lorsqu'ils goûtaient aux pommes alléchantes de son verger ou encore s'abreuvaient à la source limpide qui coulait sur sa propriété.

Une bande de quatre garçons décidèrent de donner une bonne leçon à cette vieille sorcière. Ils épièrent ses faits et gestes pendant plusieurs semaines. Un jour enfin, ils découvrirent son point faible : ses chiens. Tous les soirs, elle les faisait sortir avant d'aller se coucher.

Quelques jours plus tard, ils mirent leur plan à exécution. Ils profitèrent de la hâte nocturne du début de janvier pour enlever les chiens sans se faire repérer. Les garçons avaient appâté les pauvres bêtes avec de la viande. Ils les conduisirent dans leur repaire préféré, sous un pont, un endroit isolé à quelques milles de là.

Malheureusement un des leurs, le plus malfaisant, avait apporté dans leur cachette, de l'essence et des allumettes. Ce dernier transforma les pauvres animaux en torches vivantes avant même que ses compagnons ne comprissent l'horreur qui venait de se dérouler sous leurs yeux. Ils prirent tous la fuite en laissant les pauvres bêtes à leur triste sort.

Les villageois entendirent Mme Mc Guire crier le nom des deux chiens en vain jusqu'à très tard ce soir-là. Ils la virent ensuite, les jours suivants, errer comme une âme en peine, cherchant désespérément ses animaux de compagnie. Cela se répéta en fait jusqu'à ce que le vicaire, qui faisait sa tournée paroissiale pour recueillir la dîme, découvrit les carcasses à moitié calcinées des pauvres bêtes.

Le saint homme s'empressa d'aller porter la mauvaise nouvelle à la femme, se disant qu'il pourrait au moins la consoler par ses prières. La vieille Irlandaise ressentit alors

une telle rage qu'elle sortit sur son perron en plein hiver sans même prendre la peine de se couvrir et cria ceci :

« Malheur à vous, chenapans qui avez tué mes seuls vrais amis. Je vous jure que mes deux chiens viendront hanter vos nuits. Leurs hurlements de douleur perceront vos tympanes et vous réveilleront en sursaut. Ils vous poursuivront dans votre sommeil jusqu'à votre mort ! »

La dame tomba ensuite raide morte.

J'avoue que cette histoire ne me plaisait pas vraiment, mais ma voisine recevait si peu que je l'écoutais toujours sans broncher comme si je l'entendais pour la première fois. Un soir, je demandai à mon père pourquoi Mme O'Brien n'avait jamais de visite. N'avait-elle pas des amis? De la parenté?...Et si elle adoptait un animal?

Papa me raconta alors la malheureuse histoire de ma vieille voisine et de ses deux chiens noirs...

Renée Guay



Le concours

Charlène, une jeune femme dans la vingtaine, énergique, était présentement assise dans son salon, ignorant si elle devait rire ou pleurer. Tout se passait pourtant bien en début de semaine. Avec son sourire charmant, sa longue chevelure rousse bouclée, ses yeux pairs et sa taille élégante, Charlène était certaine d'avoir tout pour plaire. Mais cela n'avait pas empêché son chum de la plaquer par texto et son patron de la virer le matin même, par ce beau vendredi ensoleillé d'été.

Frustrée, Charlène balança tout ce qui lui tomba sous la main sur le mur du salon. Là, présentement, elle avait une envie folle de tout laisser tomber, de quitter la ville et de rentrer chez elle, dans ce qu'elle considérait comme un trou perdu. Elle était une artiste! Elle voulait voyager! Qu'est-ce qu'elle faisait dans cette ville minable?

Tout en mettant le salon sens dessus dessous, Charlène tomba sur une feuille parlant d'un concours de riche. « *Pour jeune fille bien née. Riche promoteur cherche aide pour ses voyages. Pauvres s'abstenir.* » Le reste de la feuille donnait les coordonnées, les dates, l'heure d'arrivée et ainsi de suite. Toujours selon la page, la première journée, il y avait une sorte d'épreuve écrite pour tester les connaissances des dames tandis que la deuxième journée était consacrée à la marche de plein air.

« Et pourquoi pas! pensa Charlène. Une fin de semaine à me faire passer pour riche. Commençant demain, en plus! Parfait! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Charlène s'activa à faire ses bagages et appela son copain Mario pour savoir s'il serait disposé à la reconduire.

— Mais tu as une voiture! objecta-t-il.

— Je sais. Mais l'annonce parle de fille de noble naissance. Tu as une voiture de l'année. S'il te plaît?

— Entendu, accepta-t-il en soupirant. Mais si on te vire de ce truc débile, je ne suis pas responsable.

— Ça roule!

Après près de quatre heures de route, Charlène arriva au ranch. Enfin, si on pouvait appeler ça comme ça. Vu de l'extérieur, ça ressemblait plutôt à un manoir doté d'une large cour et d'une vaste forêt à l'arrière.

Charlène descendit donc de l'arrière de la voiture (Mario s'était arrêté une dizaine de minutes auparavant pour que son amie puisse changer de place.) et détailla le manoir d'un visage impassible, comme si elle en avait vu toute sa vie. Elle jouait le personnage d'une fille mondaine, bien mise de sa personne, regardant tout le monde de haut.

Un valet s'approcha et proposa de monter ses bagages.

— Bien sûr! Faites donc.

Et elle le suivit.

Comme elle ne savait pas trop à quoi s'attendre, Charlène avait apporté une bonne partie de sa garde-robe. C'était un miracle que le tout ait réussi à loger dans les trois valises de qualité que son ex avait oubliées chez elle! Charlène remercia mentalement cet enfoiré pour le sac à main de luxe et les boucles d'oreille en diamant dix carats. Bien entendu, elle ne tromperait pas tout ce beau monde très longtemps mais ces détails faisaient suffisamment vrais pour qu'on puisse y croire, du moins au début.

Dans sa chambre, de la grandeur de son appartement entier, elle retoucha son maquillage et sa coiffure avant de descendre. Tout était en ordre alors elle respira un grand coup et alla jouer le plus beau rôle de toute sa vie.

Ne sachant pas très bien où se trouvait la salle à manger, car c'était là que toutes prenaient un petit déjeuner, selon le valet, elle se guida par le son des voix. Bientôt, elle entra dans la pièce et eut de la difficulté à ne pas rester bouche bée. La table était pleine à craquer et les jeunes femmes présentes mangeaient debout fruits et muffins, tout en discutant entre elles. Personne ne leva les yeux à son arrivée alors Charlène en profita pour se mêler à la foule et étudier les manières en cours ici.

Il lui fallut moins de deux minutes pour se fondre dans le décor. Sa professeure de théâtre aurait été fière d'elle. Presque immédiatement, une fille l'aborda. Elle rosit légèrement en lui adressant la parole :

— Bonjour, je m'appelle Marie. J'ai remarqué que tu ne te mêlais pas aux autres. Moi non plus.

— Pourquoi?

— Je ne les aime pas. Elles n'ont aucune cervelle. Et puis, elles ne me regardent pas parce que je n'ai pas acheté mes vêtements dans les mêmes boutiques qu'elles.

— C'est pour ça qu'elles ne me prêtent aucune attention?

— Oui.

Charlène allait répondre quand toutes les conversations se turent. Un homme venait d'entrer et pria toutes ces dames de prendre place. Elles s'exécutèrent. Un coup toutes assises autour de la table, l'homme se présenta :

— Je suis Julien Baker et je représente le milliardaire Maximilien Pierrepont. Monsieur Pierrepont doit voyager aux quatre coins de la planète pour ses affaires et se cherche une secrétaire prête à le suivre dans tous ses déplacements, qui aura pour tâche d'abolir tous les tracas de ses voyages. Fatigué de devoir chercher sans cesse des remplaçantes, monsieur Pierrepont espère que l'une d'entre vous acceptera de le suivre. Pour savoir si vous êtes la secrétaire idéale, vous devrez répondre à un questionnaire aujourd'hui et effectuer un parcours en forêt demain. Toutes celles qui réussiront le questionnaire recevront des explications complémentaires pour la journée de demain. Profitez de ce petit déjeuner, un valet vous guidera par la suite. Bonne journée à toutes!

Sur cela, il sortit, laissant Charlène plus rêveuse que jamais.

Le repas se déroula sans incident et toutes suivirent les instructions. Le valet les conduisit dans une autre salle remplie de tables individuelles avec des fauteuils confortables sur roulette. Sur chaque table se trouvait un questionnaire et un stylo doré. Charlène s'installa et jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Les autres filles s'asseyaient et retournaient le questionnaire. Charlène en fit autant et lut la question numéro un : *Que doit porter un homme et une femme à un bal de charité?* « Stupidité! » pensa-t-elle. Par contre, plus les questions défilaient, plus elles semblaient faciles. Surtout la 22 : *Quelle procédure doit-on suivre pour pouvoir entrer en pays étranger?* C'était ridiculement facile; il fallait un passeport et un visa, non? Ayant déjà un peu voyagé, Charlène connaissait bien le sujet.

Quand elle eut terminée de remplir son questionnaire (qui comprenait 102 questions) Charlène se laissa reconduire par un des valets vers sa chambre puis à la piscine intérieure. Plusieurs filles étaient déjà là et discutaient du questionnaire :

— Il y a les passeports.

— J’ai écrit que je laisserais le valet s’en occuper. Il est là pour ça, non?

Souriant pour elle-même de la stupidité de cette fille, Charlène déposa sa serviette sur une chaise longue et alla se baigner. Bientôt, Marie la rejoignit et elles recommencèrent à discuter de tout et de rien.

Moins d’une heure plus tard, la salle de la piscine était bondée. Presque personne ne se baignait vraiment, se contentant pour la plupart de se tremper les pieds. Quand Marie et Charlène firent des longueurs, plus d’une se plaignirent des éclaboussures.

— Quand ton bras se lève, je reçois de l’eau!

Charlène, ayant toujours eu la réplique facile et trouvant cette fille particulièrement idiote, ne mâcha pas ses mots :

— Si tu ne veux pas te faire mouiller, va t’asseoir ailleurs!

Insultée, la brunette qui s’était plainte ne tarda pas à s’éloigner, bientôt imitée par la majorité des filles présentes. Seules celles qui souhaitaient vraiment nager restèrent mais, à part Marie, personne n’adressa la parole à Charlène.

En allant se changer pour le repas du soir, Marie lui en expliqua la raison :

— La brunette, comme tu l’appelles, c’est Dona Hackeman. Sa mère détient le plus gros cabinet d’avocat de la ville. Si tu l’insultes, elle te colle un procès et te ruine, histoire de s’enrichir un peu plus.

Charlène ne put s’empêcher de sourire. Elle était déjà ruinée, ignorait comment elle allait payer son loyer et était sans emploi. Cette Dona ne pourrait donc rien tirer d’elle. Charlène se retint à grande peine d’éclater de rire et à la place, demanda à Marie :

— Tu n’as pas peur qu’elle te ruine?

— Mon père aussi est avocat. Il ne laisserait jamais passer ça et elle le sait. Alors elle me fiche la paix, en général.

— Co...C’est bien. (Elle avait été sur le point de dire « cool » mais s’était reprise à la dernière minute.) Ne me regarde pas comme ça. Elle ne me fera rien, tu verras.

Marie ne répliqua rien mais Charlène voyait bien qu'elle n'était pas convaincue.

Le dîner se déroula à merveille. Rendu au dessert, monsieur Baker revint annoncer les résultats du questionnaire :

— Vous êtes cinquante-trois. Vingt seulement resteront pour demain. Sitôt nommées, ces demoiselles sont priées de se retirer dans la salle juste derrière moi. Les autres pourront terminer leur repas pour ensuite repartir chez elles.

Et il énuméra vingt noms. Marie fut la deuxième Dona, la onzième et Charlène, la treizième. Dès qu'elles furent toutes là, Julien Baker les informa de la suite du programme.

— Demain, vous aurez à vous rendre le plus rapidement possible à la résidence secondaire de monsieur Pierrepont, de l'autre côté de ces bois. Vous irez à pied et la marche devrait vous prendre environ quatre heures. Vous partirez d'ici à huit heures et la seule chose que vous aurez à faire sera de suivre le sentier qui vous semblera le plus probable. Des questions?

— Et si on se perd? demanda une blondinette.

— Ce sera à vous de vous retrouver, miss Lombardi. La résidence est par-là, plein est. Si, à la nuit tombée, vous n'êtes pas encore arrivée, nous enverrons des hélicoptères vous chercher.

Sur ces bonnes paroles, monsieur Baker les envoya toutes se coucher.

Elles marchaient depuis une dizaine de minutes seulement et Charlène aurait voulu faire exploser la tête de Dona. C'est son sentier, son futur emploi et ses décisions qui comptaient. Charlène se tut dans un premier temps, tout comme Marie, jusqu'à ce que Dona fasse mine de les remarquer :

— Encore là? Avec vos stupides sacs par cette chaleur, j'imaginais que vous auriez abandonné depuis longtemps. Et puis, ces souliers sont d'une horreur!

— Ce sont de très confortables sandales de marche. Elles sont peut-être horribles pour toi mais moi, au moins, je n'aurais pas mal aux pieds en arrivant.

— Ma pauvre. Monsieur Pierrepont regarde aussi le look, tu sais. Et comme j'ai la mode dans le sang, je n'ai aucun doute sur la personne qu'il choisira.

— En tout cas, s'il te choisit, c'est qu'il est aussi cruche que toi!

Terriblement vexée, Dona se tut jusqu'au premier embranchement.

Quant à Charlène, peu importe ce qu'en disait Dona, elle ne regrettait pas son petit sac en bandoulière. Elle s'était levé tôt pour le faire et y loger une boussole, des jumelles, des vêtements plus légers car il faisait frais ce matin, un sandwich ainsi qu'une bouteille d'eau, même si un valet lui en avait fourni une à l'entrée. De plus, Charlène avait conseillé à Marie d'en faire autant. Ce que cette dernière avait fait, trouvant les idées de Charlène dignes d'être écoutées.

Au premier embranchement, Dona se donnait un air de suffisance.

— C'est évident, non? Un sentier tout droit à l'est, des ronces au nord et un sentier sinueux au sud. Allons droit devant!

Et elle s'avança, les autres lui emboitant le pas comme des dindes. Charlène, qui avait plissé les yeux vers le sentier est, ne bougea pas d'un poil tandis que Marie, à côté d'elle, sortait ses jumelles. Dona se retourna brusquement :

— Quoi? Venez!

— On va réfléchir, répliqua Charlène, ses propres jumelles à la main.

Dona s'avança et les lui arracha des mains. Elle regarda le sentier est.

— Des plantes dans le chemin! Et alors?

— Ce sont...

Marie se tut en croisant le regard de Charlène. Elle venait de comprendre.

— Ce sont quoi? Des plantes vertes hautes. Allez, venez!

Et elle empoigna Charlène pour la contraindre à avancer. Cette dernière n'avait pas fait trois ans de judo pour rien étant plus jeune. Charlène envoya Dona par terre sur le sentier avant même qu'elle ne s'en rende compte.

— Je vais au sud. N'essaye pas de me retenir!

— Tu as vu ce que tu as fais? hurlait maintenant Dona, le poing en l'air, en se relevant. Mon ensemble neuf! Et mes talons hauts! Tu m'en dois une paire, tu entends?

Marie et Charlène étaient parties depuis un moment déjà alors quand Dona eut fini de hurler, folle de rage, les deux amies étaient déjà disparues derrière le premier tournant qui semblait des ramener sur leur pas. Mais bientôt, un autre tournant les ramena vers le sud-est puis vers l'est. Elles avaient pris le bon chemin.

Après un moment de silence, alors que les hurlements s'étaient enfin tus, Charlène demanda :

— Tu crois qu'elles vont mettre longtemps à s'apercevoir qu'elles se sont fait avoir?

— Non! Tu entends? Elles viennent d'atteindre les quenouilles dans le sentier, si j'en juge par les cris.

— Combien d'entre elles savent que les quenouilles poussent dans les marais, tu crois?

— Maintenant toutes, probablement!

Et elles éclatèrent de rire.

Marie et Charlène passèrent le premier croisement ensemble mais leur opinion différa au deuxième.

— C'est un lac, Charlène! Je vois bien le sentier de l'autre côté mais je ne suis pas assez folle pour me mouiller!

— Comme tu voudras. Mais je tiens à arriver la première, avec ou sans toi. Contourne le lac, ce sera plus long, c'est tout!

— Qui te dit que le sentier n'est pas piégé plus loin? Et puis, tu vas mouiller ton linge de ce matin (car elles s'étaient changées quelques minutes plus tôt!) ton lunch, ta boussole et tes jumelles!

— Des vêtements, ça se sèche. Mon sandwich, je le mange tout de suite et pour ce qui est de la boussole et des jumelles, si jamais ils ne fonctionnent plus, j'en achèterai d'autres!

— Comme tu voudras!

Sur ce, Marie partit de son côté alors que Charlène terminait son lunch, avalait une gorgée d'eau et rangeait ses sandales dans son sac. Puis elle plongea. Bonne nageuse, elle atteignit l'autre rive en quelques minutes, se rechaussa et prit le sentier qu'elle avait

vu au loin. Bientôt, la forêt qui l'entourait s'éclaircit peu à peu pour faire place à une pelouse tondue menant droit à une propriété à peine moins luxueuse que celle qu'elle avait quittée le matin même.

Charlène fonça droit à la piscine pour se retrouver face à face avec un homme qu'elle n'avait jamais vu.

— Vous arrivez tôt, il n'est pas encore midi.

Se sentant insulté par le ton de l'inconnu, Charlène répliqua, ironique :

— Si vous voulez, je peux aller me perdre dans les bois encore trois quart d'heure pour revenir un peu plus tard!

L'homme éclata de rire.

— Ça ne sera pas nécessaire, dit-il en reprenant son souffle. Je m'appelle Maximilien Pierrepont, et vous?

— Charlène Porter, répondit-elle avec son plus beau sourire.

— Félicitations, vous avez réussi toutes les épreuves. Venez voir!

Il lui montra alors un ordinateur portable qu'elle n'avait pas remarqué auparavant. Dessus, on voyait différentes caméras aussi bien aux croisements des sentiers que dans le ranch.

— Wow!

— Je vous ai bien observée hier et ce matin. Vous, ainsi que miss Verdi, correspondez au type de personne que je recherche.

Verdi? Charlène comprit un instant plus tard en voyant Marie sur l'écran. Souhaitant mettre les choses au clair immédiatement, Charlène annonça :

— Il y a une de vos conditions que je ne remplis pas, justement.

— Vraiment! Laquelle?

— En remplissant ma fiche d'identification, j'ai rajouté quelques zéros à mon compte en banque.

— Alors pourquoi?

Charlène lui expliqua sa situation personnelle actuelle et conclut en disant :

— Je souhaitais me changer les idées! M'évader de mon quotidien!

—Cette restriction sur le compte en banque vient de certains de mes associés mais ça ne me pose aucun problème. Je vous fournirai ce qui vous manque pour commencer. Non! Ne protestez pas! Ce que je veux avant tout, ce sont des personnes compétentes. L'argent, j'en ai assez pour tous. Je vous engage!

Voilà comment Charlène réussit à se trouver un job stable, à voyager et à mettre ses talents d'actrice en œuvre en une seule fin de semaine! Inutile de préciser qu'elle n'eut plus jamais de problème d'argent.

Annie Drouin